Document generated on 07/15/2025 3:38 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'entêtement de Marie

Claudine Potvin

Number 10, Summer 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2837ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Potvin, C. (1987). L'entêtement de Marie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 33–35.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Claudine Potvin

L'entêtement de Marie

Marie se lève pose le couteau sur la table enlève son manteau s'assoit d'une main ferme allume une cigarette et s'amuse à faire des ronds de fumée comme son père venait tout juste de le lui apprendre se repose laisse tomber les épaules traîne lentement son regard sur les meubles démodés de la cuisine ne pleure pas pas encore

revoit les mille poussières du pâle rayon de soleil se faufilant péniblement par la fenêtre du côté sa petite main cherchant à les emprisonner la paume de sa main vide le revers de sa main moite d'enfant sage le sourire narquois de l'homme qui l'observe le jour durant

Marie fume pose son coude sur le bord de la table près du couteau rouge qui la regarde maintenant n'entend pas la chanson qui tourne la musique qui parle d'amours d'étés de sables n'entend que le rire de cet homme perçant le mur de la chambre du fond n'écoute que sa voix s'attardant sur le corps des autres

Marie s'endort presque à force de feindre l'immobilité ne respire plus une odeur de lilas envahit la pièce penche la tête sent le temps filer entre les minuscules grappes de fleurs légèrement fanées s'égrenant dès qu'on les touche se laisse pénétrer par la force des choses par le mois de mai au moment même où l'enfance timide de Marie l'effleure du coin des lèvres se couche au pied du lit en boule de coton fait semblant de dormir

lèche ses fins doigts le goût sucré d'une goutte de sang une perle rouge sur le bout de la langue se promène dans la bouche tout près de la gencive blessée au ras de la douleur retient le dégoût qui remonte dans la gorge refuse de vomir

entend le murmure du train derrière la maison le regard de l'homme sur ses cuisses de gamine affolée l'attouchement du vent le long des corridors de l'enfance les frêles bras ballants le long du corps fragile

Marie regarde fuir le soleil coupe le jour en deux se fend le coeur et l'âme tend l'oreille n'entend rien ferme les yeux tient le briquet dans sa main droite tout contre la joue se réchauffe un peu s'attarde à la limite de l'oeil souffle la mince flamme éclair d'un lièvre blanc abattu du regard

Marie bouge sa jambe gauche engourdie trop longtemps penchée sur le corps massif de l'homme à dévisager les rides à comprendre le sens de son geste à frôler cette lourde main écorchée mal équarrie

Marie s'évanouit le fort remugle des cendriers pleins inonde la pièce éternellement fermée le rêve de Marie palpe la senteur de renfermé qui se mélange à celle du sang frais

Marie s'absente souvent se retire la nuit hermétique impénétrable se remémore une saveur dans le jardin au beau milieu des grands iris fous Marie sauvage dévergondée

une autre cigarette marque le pouls qui bat calmer le flot des silences entre elle et lui interrompre à jamais le souffle de vie se rappelle la vie les caresses invisibles à la descente du dos les émanations de son sexe la pression du doigt sur sa vulve de petite fille le doute

Marie se réveille s'agite s'inquiète se tord s'attaque aux barreaux du lit ne crie pas rage entre les dents guette l'homme la flaire comme un chien la mord la tue lui cache la vue des choses Marie se tait s'écrase sous l'oreiller

Marie se réveille reconnaît les traces d'ongles sur la table le lieu les sueurs froides dans le cou le couteau sale dans l'évier le comptoir où elle s'appuie patiemment derrière la chaise de l'homme

trois heures à l'écouter raconter son enfance la misère le froid l'humidité qui glace les os le trou noir dans la terre trois heures à l'entendre boire gesticuler parler encore de la ville de l'usine des machines des filles de la beauté d'elle d'elle d'elle il pleure il chancelle

Marie s'éloigne pressent la chute répète la scène au ralenti mille fois dans sa mémoire la recrée l'installe au centre de son mépris toise l'homme tombé surgit le désir à l'instant où la cendre glisse mollement sur la lame l'oeil telle la caméra se déplace insensiblement froidement de l'objet au corps / des épaules d'acier au manche de bois / de la pointe au coeur d'un geste sec précis Marie enfonce tout doucement l'arme entre la clavicule et l'aisselle la retire finalement

Marie se relève tend la main vers le paquet vide met son manteau éteint trébuche sur le corps du père étendu près de la porte sort respire à pleins poumons l'air pollué de la ville sent son poids

sur les marches de l'escalier en colimaçon s'arrête frotte ses doigts sur la peinture écaillée du fer forgé le goût amer de la fumée sur les lèvres aperçoit sa mère dans l'auto bleue et blanche stationnée au bout de la ruelle

Née en 1947, Claudine Potvin enseigne la littérature à l'Université d'Alberta. A publié divers essais critiques sur la littérature québécoise, espagnole et latino-américaine ainsi que quelques fictions dans les revues *Nbj*, *Arcade* et *XYZ*. "L'entêtement de Marie" est tiré d'un recueil en préparation.